reprit-elle, levant sa figure inondée de pleurs.

Il la souleva encore sous les bras, et la tint pressée sur sa poitrine, leurs visages à hauteur l'un de l'autre.

—Ecoute moi bien, ma fille; je ne peux pas te rendre ta mère; je te l'ai dit, elle est partie, elle nous a quittée.... je ne sais point où elle est allée.... Il faut penser à elle, toujours, mais il ne faut pas m'en parler. Est-ce bien convenu, mon Eve?

—Oui, murmura-t-elle.

—Embrasse moi.

Elle lui passa de nouveau ses bras autour du cou et le serra très fort.

Richard la remit à terre.

Les yeux du père et ceux de l'enfant se rencontrèrent. Et le père vit dans ceux de l'enfant l'ombre d'une arrière-pensée.

Eve ne disait plus rien. Elle se souviendrait.

M. Brottel passa près de trois semaines à la Seiglière. Et durant ces trois semaines, aucun nuage ne s'étendit entre lui et sa fille.

Si, de temps à autre, comme pour confirmer sa secrète appréhension, la changer en certitude, il n'eût surpris ce même regard, si Eve ne lui eût parx, à certains moments, elle toujours jusqu'alors si volontaire et si diable, plus sérieuse, plus réfléchie qu'on ne doit l'être à son âge, si enfin les nuits de l'enfant n'en sont encore été quelquefois troublées par des cauchemars qui ne revaient point,—toujours la scène terrible, la scène sanglante,—Richard eût pu ilt croire rayée de son esprit.

—Cela est encore trop récent, lui disait sa sœur, sois sûr qu'avec le temps ce souvenir s'effacera.

Et il espérait.

Parce que sa vie, déjà si profondément troublée, eut été un enfer, parce qu'il n'eut pu en supporter le poids, s'il n'eût pas espéré.

Eve pleura beaucoup quand son père la quitta.

Il avait beau lui dire qu'il la retrouverait quinze jours plus tard aux bains de mer, elle avait un gros chagrin de le voir s'en aller sans elle.

Ces larmes lui faisaient du bien à lui.

Elles lui prouvaient que le cœur de sa fille, malgré tout lui restait.

Elles lui prouvaient que Mme Ressler avait raison.

Le soir du départ de M. Brottel, Mlle de Brancourt, couchait elle même son élève, celle-ci, une fois dans son lit, l'attira par le cou, et lui dit à l'oreille :

—N'est-ce pas? mademoiselle, quand nous serons rentrées à Paris, nous chercherons maman?

—Oui ma chérie, sous la chercherons. En attendant, il faut bien dormir.

Presque chaque jour, depuis qu'Eve Brottel savait sa mère vivante, c'était la même demande et la même réponse.

Fabienne la faisait, cette réponse, de ce ton doux, où entrait, depuis que la petite fille était privée des caresses maternelles, beaucoup de tendresse, de câlinerie.

La fillette l'embrassait, pour la remercier, une fois de plus.

Et c'était la main dans celle de son institutrice qu'elle s'endormait.

La petite Eve ne voyait point quand, dans un effort, elle rouvrait ses paupières qu'alourdissait rapidement le sommeil, la lueur bizarre de ces prunelles larges, traversées de fibrilles d'or, attachées sur elle.

Les yeux de Mlle Fabienne de Brancourt, avaient l'expression de ceux du félin, à la fois menaçante et caressante comme une eau sous laquelle dort le péril.

Et quand même la petite Eve eût ouvert les siens tant grands, eût elle compris?

Ce soir-là lorsqu'elle fut bien endormie, au lieu de descendre au salon, comme elle le faisait souvent, elle passa dans sa chambre, revêtit un peignoir et s'accouda à la fenêtre.

Longtemps elle y resta, la tête levée, à regarder les étoiles.

La nuit était magnifique, fraîche, parfumée, tranquille.

Sous l'immense voûte sombre où scintillaient les clous lumineux, le parc dormait dans un silence que troublait à peine le bruissement des feuilles.

La brise se glissait en caresses dans les cheveux de Fabienne.

Son front en brûlait point; son pouls battait régulièrement.

La jeune fille était calme, dans ce grand calme.

Elle tira les persiennes, ferma sa fenêtre, revint à pas de loup près du lit d'Eve s'assurer que celle-ci dormait et repassa chez elle pour entrer dans son cabinet de toilette.

Au fond de ce cabinet, une gentille petite pièce, se trouvait une armoire à glace.

Ce fut devant cette armoire qu'elle se déshabilla.

Son peignoir tomba, et ses bras, ses épaules, sa gorge, fermes, très blancs, aux rondeurs exquises, apparurent.

Fabienne se regardait.

Elle est comme une hésitation, puis d'un mouvement brusque, se débarrassa de son dernier vêtement.

La chemise fine, garnie de dentelle et d'étroit ruban, tomba à ses pieds.

Une statue de chair se reflétait dans la glace, un chef d'œuvre qu'animait le souffle de la vie.

Fabienne continuait à se regarder.

Après une minute de complète immobilité les yeux encore fixés sur le miroir, elle leva les bras, enleva lentement les épingles qui attachaient à sa nuque ses cheveux noirs.

La torsade tomba lourdement, serpenta le long de son dos, s'étala sur les épaules.

Elle se regardait toujours.

La jeune fille n'était pas elle même.

Les lèvres gonflées, les narines palpitantes, les yeux brillants, le front vainqueur, elle ressemblait à une courtisane qui connaît la valeur de ses charmes, calcule le profit qu'elle en peut tirer.

Elle était belle, elle le savait, aussi belle que cette "Figure" de marbre, envoyée par Richard Brottel, au Salon, quelques jours avant le départ.

Pourquoi n'inspirerait-elle pas, elle aussi, une passion?

Si, malgré sa naissance, sa distinction, elle demeurait dans l'ombre, si sa pauvreté restait un obstacle à un mariage tel qu'elle l'eût rêvé, au moins pouvait-elle être aimée.

Ceux qui pensaient que la froideur, le calme de Mlle de Brancourt était le seul fruit de sa volonté ne se trompaient point.

D'un tempérament ardent, d'un caractère impétueux, mais d'une énergie peu commune, elle savait dompter sa nature, la soumettre aux exigences d'une situation qu'elle voulait conserver à tout prix.

Du jour, pour ainsi dire, où Fabienne entrait dans ce ménage, maintenant désuni à jamais, Richard Brottel, le grand artiste qu'elle connaissait de nom et dont elle avait admiré les œuvres, avait sa sympathie, tandis que Mme Brottel lui inspirait un sentiment qui, s'il n'était pas encore de l'aversion, devait arriver à promptement.

L'amour germa dans le cœur de l'institutrice, un amour qui devint bientôt une passion dévorante.

Ce qu'elle éprouva alors contre celle dont le bonheur lui semblait une insulte à sa détresse fut plus que la haine.

Si Fabienne n'eût compris la profondeur de l'affection unissant le mari et la femme, peut-être, malgré sa fierté, se fût elle abaissée à des coquetteries qui eussent eu chance d'être remarquées.

Mais rien ne pourrait séparer ces deux êtres.

Son amour était folie.

Elle en vivait pourtant; il grandissait dans son cœur, il y prenait sans que personne pût s'en douter, des proportions effrayantes.

Mlle de Brancourt avait de ces accès de rages concentrées qui peuvent mener à toutes les extrémités.

Depuis la catastrophe où Mme Brottel manquait perdre la vie, un espoir lui venait prendre bientôt chez elle, la force d'une conviction.

Comme chacun, en cette vie, elle avait droit au bonheur.

Et le bonheur, s'il ne se trouvait pas encore à portée de sa main, se rapprochait d'elle.

Quand Fabienne eut natté ses cheveux, qu'elle eut jeté sur la vibrante statue reflétée par la glace un dernier et triomphant regard, elle passa sa chemise de nuit et entra dans sa chambre, se couchant aussitôt, en laissant une fenêtre ouverte.

Longtemps encore, elle rêva éveillée, un bras replié passé derrière sa tête, les yeux de nouveau fixés sur les étoiles qu'elle voyait scintiller par la triste sombre de la fenêtre.

Il était plus de minuit lorsqu'elle s'endormit.

Quand le jour vint, la fenêtre était encore ouverte.

Elle dormait toujours profondément d'un sommeil calme.

A six heures, Fabienne s'habillait, de son peignoir et de sa mante, comme elle le faisait chaque matin, traversait à pas de loup, la chambre de son élève qui ne bougeait pas dans son lit, et s'en allait pour se promener dans le parc.

La bonne, qui s'occupait d'Eve, se tenait dans l'antichambre, de façon à entendre le moindre appel de l'enfant.

Quelquefois, en revenant de sa tour où matinait, l'institutrice guettait, à la grille, l'arrivée du facteur.

C'était lorsqu'elle attendait une lettre de son frère.

Les quelques autres missives qu'elle trouvait de temps à autre, lettres d'affaires de Maître Duprès, laissaient froides dans la vie, et lui apportaient peu d'intérêt.

Elle ne pouvait point demander à son frère, tant que celui-ci l'aimait.

Orpheline, n'ayant pour toute fortune que chacun, une trentaine de mille francs, juste de quoi permettre à Simon de poursuivre ses études médicales, commençées du vivant de son père, en outre de leur affection fraternelle, très vive, elle étaient unis par cette solidarité de situations qui fait que se comprenant mieux, on s'aime plus.

Ils voulaient sortir de l'obscurité où la destinée les plaçait, eux les descendants d'une des plus vieilles maisons de France, dans ce siècle d'argent où l'argent compte seul.

Et tous deux comprenaient, qu'ils n'avaient qu'à compter pour cela, sur leur valeur personnelle.

Fabienne pensait que son frère serait un chirurgien de l'avenir.

Simon comptait voir faire à sa sœur, un mariage qui lui donnerait du rang, du monde, sinon le rang qu'elle eût dû y tenir, du moins une situation sérieuse.

La jeune fille avait vingt-trois ans, et aucun parti valable ne s'était présenté pour elle.

Son frère, s'il ne désespérait pas, commençait à mourir quelques inquiétudes.

Fabienne, à plusieurs reprises, dut le rassurer.

On ne perd pas pour attendre, surtout lorsqu'il s'agit de mariage.

Quand une vraie occasion surgirait, pourva naturellement que le prétendant lui fut sympathique, elle saurait la saisir.

Elle n'avait point, du reste, précisément la bosse du mariage.

Elle préférait rester fille, fût-ce vieille fille, que de lier sa vie sans obtenir certaines garanties de tranquillité.

Depuis trois mois, ces questions entre le frère et la sœur étaient complètement laissées de côté.

Leurs lettres n'en traitaient pas d'autres que celles touchant la situation de M. et de Mme Brottel.

On ignorait chez les Ressler, où l'on évitait d'aborder devant des tiers une conversation concernant le terrible drame de famille, que ce fût l'interne Simon de Brancourt, qui eut soigné la malheureuse Aimée, après son opération du trépan.

Cela restait un secret entre le frère et la sœur.

Ce matin-là, Fabienne alla se poster à la grille du parc.

A peine s'y trouvait-elle d'un instant, qu'elle reconnut sur la route, dans sa blouse bleue, coiffé de son vieux képi galonné, le facteur rural, un brave homme mûr bientôt pour la retraite, et dont le pas se hassait, le long des routes blanches de poussière sous le soleil, ou creusées de profondes ornières, ravinées par les neiges et les pluies.

La jeune fille descendit un peu, au-devant de lui.

Elle lui prit des mains les journaux, les lettres, lui adressa un bonjour cordial, et tandis que tournant sur ses talons, il retournait dans la direction du village, elle rentra à la Seiglière.

Fabienne remit le courrier à un domestique, gardant une lettre qui lui était adressée.

Elle venait de son frère.

Elle gagna pour la lire, l'allée ombreuse, aux arbres touffus, où s'engageait Richard Brottel, le matin de leur rencontre, près de la hutte aux lierres.

Ce fut fébrilement qu'elle déchira l'enveloppe, qu'elle déplia le double feuillet.

Simon écrivait :

" Ma chère petite sœur,

" Pas d'autres nouvelles que celles que je t'ai données il y quelques jours.

" Mme Brottel est complètement guérie; c'est à dire qu'il ne reste plus trace de son opération, du moins sous le rapport physique.

" Au moral, son état est le même.

" Elle vit à présent, sans le moindre retour vers le passé.

" L'amnésie est complète.

" Elle ne parle ni de son enfance, ni de sa jeunesse.

" Elle a oublié qu'elle a été épouse, qu'elle a été mère.

" Pourquoi s'en-elle à la tempe cette cicatrice?

" On lui a dit qu'elle avait été frappée par une balle; elle reste surprise, sans manifester de curiosité.

" On lui a raconté l'histoire du drame; on lui a parlé de Louis d'Arneville, rien en elle ne s'est éveillé.

" J'avoue que ce n'est pas moi qui ai abordé ce chapitre.

" Je trouve qu'il est de la dernière cruauté de vouloir tirer cette créature de la sérénité dont elle jouit, pour lui mettre le cœur à la torture, éveiller chez elle tous les regrets, tous les remords, tous les désespoirs.

" Tu me demandes ce que deviendra Mme Brottel.

" La voici, depuis le commencement de cette semaine, comme pensionnaire dans un établissement hydrothérapique, où elle recevra tous les soins d'hygiène, les seuls à présent qui lui soient nécessaires.

" Sa femme de chambre Martine, qui lui témoigne un dévouement sans bornes, l'a suivie là.

"Combien de temps y restera-t-elle?

"Jusqu'à ce qu'elle sorte de cet état... si elle doit en sortir.

" Tu voudrais savoir aussi ce qui pourrait l'en faire sortir: un incident insignifiant tout aussi bien qu'une commotion violente; le même également tout peut échouer.

" Il paraît que le divorce sera prononcé sous peu entre M. Brottel et sa femme.

" Ainsi, cette dernière, si elle revient au sentiment de la réalité, se trouvera seule au monde, sans mari et sans enfant."

La lettre de Simon de Brancourt se terminait par des choses affectueuses à sa sœur.

Il était très heureux qu'elle se sentît mieux portante.

Le grand choc était passé; sous peu elle se trouverait tout à fait bien.

Quant à lui, il continuait à travailler ferme; pour ainsi dire jour et nuit.

Deux ans de cette vie de labeur acharné, ne l'effrayaient pas.

L'avenir était au bout.

Fabienne lut à plusieurs reprises cette lettre.

Puis elle la déchira en petits morceaux qui s'en allèrent au vent.

Elle demeurait rêveuse, sombre.

Mlle de Brancourt pénétrait à Mme Brottel.

Et comme son frère, elle disait :

—Il vaut mieux, certes, qu'elle ne recouvre jamais la mémoire; oui, cela vaut bien mieux.

Une dizaine de jours après le départ de M. Brottel, toute la famille Ressler devait partir pour la mer.

D'habitude on choisissait une plage fréquentée où divertissements nombreux coupaient la monotonie de l'existence de calme et de *far niente* qu'on y mène.

On s'y rencontrait généralement avec M. et Mme Brottel.

Les deux belles-sœurs s'aimaient beaucoup.

Le deux beaux-frères, tout en ayant des natures absolument opposées, s'entendaient fort bien.

Les jeunes Ressler adoraient leur petite cousine Eve.

On passait ensemble dans la même villa, quelques bonnes semaines.

Et on ne se séparait qu'en se promettant pareil rendez-vous l'année suivante, au bord de la Manche ou de l'Océan.

Cette fois, c'était dans un endroit perdu, endroit charmant du reste: l'île d'Oléron, que Richard retrouverait sa sœur et son beau-frère, qui y emmeneraient sa fille.

A cette seule condition de s'éloigner des plages fréquentées, de fuir le monde où il ne serait qu'un objet de curiosité, et qu'à présent il haïssait, l'artiste avait consenti à être des leurs.

M. et Mme Ressler fussent allés où il eût voulu.

Ils se rendaient compte que leur affection, pouvait seule en ce moment, lui mettre un peu de baume au cœur, l'aider à secouer sa tristesse, le réconcilier avec la vie et avec les vivants.

En dehors de cette considération majeure, ils tenaient peu eux-même à se trouver dans un milieu bruyant, où étâlà.

Le drame conjugal qui passionnait à un si haut degré, quelque temps auparavant l'opinion publique, ne rejaillissait-il pas un peu sur eux?

Ils éprouvaient également le besoin de se tenir à l'écart.

M. Ressler parti le premier, lous ce qu'il trouva, la plus grande maison du pays.

Il fit transformer du mieux possible, en atelier, un vaste hangar situé au bout d'un jardin plein de fleurs, de façon que son beau-frère pût travailler, si la fantaisie lui en prenait!

La maison se trouvait adossée à un bois de pins, et regardait la mer.

Le site était très joli, l'air doux et vivifiant; il y avait dans l'île et aux alentours d'agréables excursions à faire

Enfants et parents seraient là en pleine liberté, en oubliés d'un petit nombre de baigneurs peu gênants.

Lorsqu'on s'y trouva réunis, chacun se déclara satisfait.

On devait y passer deux mois.

Septembre étant beau, encore chaud, on y passa trois.

Le divorce fut prononcé entre M. et Mme Brottel, dans la seconde quinzaine de ce mois, quelques jours avant qu'on quittât l'île d'Oléron.

Les formalités, ainsi que l'avait affirmé Me Leferrier à son client, duraient peu.

Il fut deux ans au moins, que pour vous pour obtenir l'annulation de l'union.

Mlle de Brancourt aimait son frère, autant que celui-ci l'aimait.

Orpheline, n'ayant pour toute fortune que chacun, une trentaine de mille francs, juste de quoi permettre à Simon de poursuivre ses études médicales, commencées du vivant de son père, en outre de leur affection fraternelle, très vive, ils étaient unis par cette solidarité de situations qui fait que se comprenant mieux, on s'aime plus.

Ils voulaient sortir de l'obscurité où la destinée les plaçait, eux les descendants d'une des plus vieilles maisons de France, dans ce siècle d'argent où l'argent compte seul.

Et tous deux comprenaient, qu'ils n'avaient qu'à compter pour cela, sur leur valeur personnelle.

Fabienne pensait que son frère serait un chirurgien de l'avenir.

Simon comptait voir faire à sa sœur, un mariage qui lui donnerait du rang, du monde, sinon le rang qu'elle eût dû y tenir, du moins une situation sérieuse.

La jeune fille avait vingt-trois ans, et aucun parti valable ne s'était présenté pour elle.

Son frère, s'il ne désespérait pas, commençait à mourir quelques inquiétudes.

Fabienne, à plusieurs reprises, dut le rassurer.

On ne perd pas pour attendre, surtout lorsqu'il s'agit de mariage.

Quand une vraie occasion surgirait, pourva naturellement que le prétendant lui fut sympathique, elle saurait la saisir.

Elle n'avait point, du reste, précisément la bosse du mariage.

Elle préférait rester fille, fût-ce vieille fille, que de lier sa vie sans obtenir certaines garanties de tranquillité.

Depuis trois mois, ces questions entre le frère et la sœur étaient complètement laissées de côté.

Leurs lettres n'en traitaient pas d'autres que celles touchant la situation de M. et de Mme Brottel.

On ignorait chez les Ressler, où l'on évitait d'aborder devant des tiers une conversation concernant le terrible drame de famille, que ce fût l'interne Simon de Brancourt, qui eut soigné la malheureuse Aimée, après son opération du trépan.

Cela restait un secret entre le frère et la sœur.

Ce matin-là, Fabienne alla se poster à la grille du parc.

A peine s'y trouvait-elle d'un instant, qu'elle reconnut sur la route, dans sa blouse bleue, coiffé de son vieux képi galonné, le facteur rural, un brave homme mûr bientôt pour la retraite, et dont le pas se hassait, le long des routes blanches de poussière sous le soleil, ou creusées de profondes ornières, ravinées par les neiges et les pluies.

La jeune fille descendit un peu, au-devant de lui.

Elle lui prit des mains les journaux, les lettres, lui adressa un bonjour cordial, et tandis que tournant sur ses talons, il retournait dans la direction du village, elle rentra à la Seiglière.

Fabienne remit le courrier à un domestique, gardant une lettre qui lui était adressée.

Elle venait de son frère.

Elle gagna pour la lire, l'allée ombreuse, aux arbres touffus, où s'engageait Richard Brottel, le matin de leur rencontre, près de la hutte aux lierres.

Ce fut fébrilement qu'elle déchira l'enveloppe, qu'elle déplia le double feuillet.

Simon écrivait :

" Ma chère petite sœur,

" Pas d'autres nouvelles que celles que je t'ai données il y quelques jours.

" Mme Brottel est complètement guérie; c'est à dire qu'il ne reste plus trace de son opération, du moins sous le rapport physique.

" Au moral, son état est le même.

" Elle vit à présent, sans le moindre retour vers le passé.

" L'amnésie est complète.

" Elle ne parle ni de son enfance, ni de sa jeunesse.

" Elle a oublié qu'elle a été épouse, qu'elle a été mère.

" Pourquoi s'en-elle à la tempe cette cicatrice?

" On lui a dit qu'elle avait été frappée par une balle; elle reste surprise, sans manifester de curiosité.

" On lui a raconté l'histoire du drame; on lui a parlé de Louis d'Arneville, rien en elle ne s'est éveillé.

" J'avoue que ce n'est pas moi qui ai abordé ce chapitre.

" Je trouve qu'il est de la dernière cruauté de vouloir tirer cette créature de la sérénité dont elle jouit, pour lui mettre le cœur à la torture, éveiller chez elle tous les regrets, tous les remords, tous les désespoirs.

" Tu me demandes ce que deviendra Mme Brottel.

" La voici, depuis le commencement de cette semaine, comme pensionnaire dans un établissement hydrothérapique, où elle recevra tous les soins d'hygiène, les seuls à présent qui lui soient nécessaires.

" Sa femme de chambre Martine, qui lui témoigne un dévouement sans bornes, l'a suivie là.

"Combien de temps y restera-t-elle?

"Jusqu'à ce qu'elle sorte de cet état... si elle doit en sortir.

" Tu voudrais savoir aussi ce qui pourrait l'en faire sortir: un incident insignifiant tout aussi bien qu'une commotion violente; de même également tout peut échouer.

" Il paraît que le divorce sera prononcé sous peu entre M. Brottel et sa femme.

" Ainsi, cette dernière, si elle revient au sentiment de la réalité, se trouvera seule au monde, sans mari et sans enfant."

La lettre de Simon de Brancourt se terminait par des choses affectueuses à sa sœur.

Il était très heureux qu'elle se sentît mieux portante.

Le grand choc était passé; sous peu elle se trouverait tout à fait bien.

Quant à lui, il continuait à travailler ferme; pour ainsi dire jour et nuit.

Deux ans de cette vie de labeur acharné, ne l'effrayaient pas.

L'avenir était au bout.

Fabienne lut à plusieurs reprises cette lettre.

Puis elle la déchira en petits morceaux qui s'en allèrent au vent.

Elle demeurait rêveuse, sombre.

Mlle de Brancourt pénétrait à Mme Brottel.

Et comme son frère, elle disait :

—Il vaut mieux, certes, qu'elle ne recouvre jamais la mémoire; oui, cela vaut bien mieux.

Une dizaine de jours après le départ de M. Brottel, toute la famille Ressler devait partir pour la mer.

D'habitude on choisissait une plage fréquentée où divertissements nombreux coupaient la monotonie de l'existence de calme et de *far niente* qu'on y mène.

On s'y rencontrait généralement avec M. et Mme Brottel.

Les deux beaux-frères, tout en ayant des natures absolument opposées, s'entendaient fort bien.

Les jeunes Ressler adoraient leur petite cousine Eve.

On passait ensemble dans la même villa, quelques bonnes semaines.

Et on ne se séparait qu'en se promettant pareil rendez-vous l'année suivante, au bord de la Manche ou de l'Océan.

Cette fois, c'était dans un endroit perdu, endroit charmant du reste: l'île d'Oléron, que Richard retrouverait sa sœur et son beau-frère, qui y emmeneraient sa fille.

A cette seule condition de s'éloigner des plages fréquentées, de fuir le monde où il ne serait qu'un objet de curiosité, et qu'à présent il haïssait, l'artiste avait consenti à être des leurs.

M. et Mme Ressler fussent allés où il eût voulu.

Ils se rendaient compte que leur affection, pouvait seule en ce moment, lui mettre un peu de baume au cœur, l'aider à secouer sa tristesse, le réconcilier avec la vie et avec les vivants.

En dehors de cette considération majeure, ils tenaient peu eux-même à se trouver dans un milieu bruyant, où étâlà.

Le drame conjugal qui passionnait à un si haut degré, quelque temps auparavant l'opinion publique, ne rejaillissait-il pas un peu sur eux?

Ils éprouvaient également le besoin de se tenir à l'écart.

M. Ressler parti le premier, lous ce qu'il trouva, la plus grande maison du pays.

Il fit transformer du mieux possible, en atelier, un vaste hangar situé au bout d'un jardin plein de fleurs, de façon que son beau-frère pût travailler, si la fantaisie lui en prenait!

La maison se trouvait adossée à un bois de pins, et regardait la mer.

Le site était très joli, l'air doux et vivifiant; il y avait dans l'île et aux alentours d'agréables excursions à faire

Enfants et parents seraient là en pleine liberté, en oubliés d'un petit nombre de baigneurs peu gênants.

Lorsqu'on s'y trouva réunis, chacun se déclara satisfait.

On devait y passer deux mois.

Septembre étant beau, encore chaud, on y passa trois.

Le divorce fut prononcé entre M. et Mme Brottel, dans la seconde quinzaine de ce mois, quelques jours avant qu'on quittât l'île d'Oléron.

Les formalités, ainsi que l'avait affirmé Me Leferrier à son client, duraient peu.

Il fut deux ans au moins, que pour vous pour obtenir l'annulation de l'union.

l'acte civil qui les a rivés à la même chaîne.

Les riches arrivent à divorcer en trois mois.

Il y a même l'exemple récent d'un divorce qui dura quinze jours.

Richard Brottel ne voulait rentrer à Paris que cette formalité accomplie.

Il était libre désormais de s'y refaire une existence.

L'apaisement commençait à arriver pour lui.

Il sentait que ce n'était que là encore qu'il parviendrait à oublier.

Son art le reprendrait; il s'y adonnerait tout entier.

Et, lorsqu'il sortirait de son atelier, il aurait sa fille pour lui sourire.

Depuis longtemps, au sujet d'Eve, une question était soulevée entre lui et sa sœur.

Mme Ressler eût vivement désiré—n'ayant en que des garçons et ayant ardemment désiré une fille, elle gâtait beaucoup la petite,—de la garder avec elle.

Elle comprenait, d'un autre côté, que Richard ne pouvait s'en passer.

Aussi, cette proposition une fois faite, ne devait-elle pas insister.

Mais alors comment s'arranger?

Pouvait-il lui, sans donner prise à la médisance, à la malveillance du monde, garder sous son toit, une personne de vingt-trois ans, comme Mlle Fabienne de Brancourt?

La première chose à faire n'était-elle pas de donner pour institutrice à sa fille une femme d'un âge mûr avec laquelle il se montrerait en public, au Bois ou ailleurs, sans crainte et sans risquer de faire jaser.

Pour Eve elle-même qui grandissait, il était urgent que la situation fût bien claire.

Mais la petite aimait tant "mademoiselle", celle-ci se montrait pour elle si dévouée, qu'il semblait impossible de les séparer.

Cela cependant s'imposait comme une nécessité, Mme Ressler se mit à chercher, écrivant à ses amies, s'informant de tous côtés, une autre place pour Mlle de Brancourt.

On ne pouvait remercier la jeune fille, sans lui offrir une situation équivalente, supérieure même à celle qu'on lui enlevait.

Le jour même où la nouvelle lui arriva, du divorce, irrévocablement prononcé entre Richard-Jean Brottel, et Aimée-Marie du Jarrier, une lettre adressée à Mme Ressler, lui annonçait cette autre nouvelle qu'elle désirait aussi, et qui allait sortir son frère d'un grand embarras.

Une position inespérée se présentait pour Fabienne.

Il s'agissait de se charger de l'éducation—de dix ans à dix-huit ans—d'une orpheline vivant chez ses grands-parents, lesquels très âgés ne demandaient qu'à laisser la main haute à la personne qu'ils choisiraient sur des références hors ligne.

Il y avait une grande fortune, les émoluments étaient forts beaux, le double de ceux de Mlle de Brancourt chez M. Brottel.

Le tout était de les faire accepter par celle-là.

Mme Ressler seule pouvait se charger de cette tâche délicate.

Ce fut elle qui apprit à Fabienne, avec tous les ménagements imaginables, à quelles considérations ils cédaient, en lui demandant de ne pas refuser une position qui ne se représenterait peut-être pas.

Aux premiers mots, la jeune fille avait compris et était devenue fort pâle.

Elle se remit, et déclara en remerciant que si elle se trouvait forcée de quitter son élève, ce qui pour elle serait un sacrifice énorme, elle n'enchaînerait plus quelque condition qu'on lui offrît, complètement sa liberté.

Elle donnerait des leçons et resterait chez elle.

L'entretien se termina sur cette déclaration faite d'une voix étouffée.

Fabienne quitta le salon sans que Mme Ressler, très émue elle-même, trouvât une parole pour la retenir

Ceci se passait dans la matinée, vers dix heures.

Au déjeuner, comme d'habitude, Mlle de Brancourt parut à table.

Elle était toujours pâle, mais elle n'avait point versé de larmes.

Un grand cercle de bistre estompait ses yeux, qui brillaient comme si elle eût eu la fièvre.

Le déjeuner fut silencieux, contraint, les enfants seuls bablaient.

Cette attitude de la jeune fille fit sur Richard une grande impression.

Il eût préféré lui voir les yeux rouges, que cet air de résignation douloureuse.

La chagrin qui fait explosion est moins profond, il s'use vite.

Cette figure blanche, avec ces yeux de fièvre, le navrait.

Il n'eut pas le courage d'aborder Fabienne aussitôt après le déjeuner, comme il en avait l'intention pour lui dire combien il lui était dur de la priver à une extrémité dont elle était victime, et que pourtant il ne pouvait éviter.

Il avait été convenu qu'on ferait l'après midi, une dernière excursion en voiture, à l'autre extrémité de l'île.

Mlle de Brancourt demanda à rester chez elle.

Elle avait une violente migraine, et et se reposerait quelques heures.

Elle monta, en effet, dans sa chambre et se jeta sur son lit.

Les bruits qui emmenait les promeneurs tourna le coin de la maison et roula sur la route.

Fabienne ne bougea point.

Etendue sur sa couche tout habillée, elle restait éveillée, comme insensible, accablée sous le coup qui la frappait.

Le matin, lorsque Mme Ressler commençait cette conversation dont elle saisissait bien vite le sens, elle sentait les larmes lui monter brusquement aux yeux, les sanglote l'étrangler.

Elle ne possédait assez de force, assez d'empire sur elle-même pour les refouler.

Maintenant elle eut voulu pleurer, elle ne pouvait point.

Comme elle le disait *quelques instants* plus tôt, elle ressentait *un violent mal de tête.*

Tantôt ces tempes se serraient, semprimées par une pression de fer, tantôt elles se soulevaient, battant à grands coups.

Elle retirait ses mains des siennes.

Sa figure redevenait calme, avec un regard douloureux qui allait au cœur.

—Qui sait, s'il n'y aurait pas moyen de me guérir.

Le bruit de la mer, lui disait-il, je vous prie, ne parlons plus.... Votre chagrin me fait mal.... J'en ai beaucoup moi-même, beaucoup je vous le jure, mais le parti que je prends est dicté par des raisons majeures que vous avez dû comprendre.

Fabienne dégagea sa main et, secouant brusquement la tête :

—Non monsieur, je ne comprends point ces raisons.

L'artiste demeura étonné.

—Ma sœur ne vous a-t-elle pas expliqué le vrai motif....

Elle eut un petit rire bref, et lui montrant ses traits creusés :

—Le monde, n'est-ce pas? oui, le monde.... Et que m'importe, à moi!

Ses larmes s'étaient séchées; ses yeux brûlaient, comme le matin ou déjeuner, sa bouche avait un pli d'amertume.

—Le monde!.... répéta-t-elle, c'est pour le monde que vous me condamnez à quelque chose... Je me suis profondément attachée à elle, près d'elle, je veil lerais jour et nuit comme on ne veille qu'auprès de son enfant, je croyais ma vie liée à la sienne jusqu'au moment où elle se marierait.... Bref, c'était mon espérance, à moi, cette enfant: la voir grandir, embellir, être heureuse.... Quel but hors de celui-là pouvais je avoir, pauvre fille qui ne serai jamais chez les autres qu'une subalterne.

—Mademoiselle! Mademoiselle!

—Oh! laissez-moi parler.... cela me soulage! j'étouffe! On me renvoie toujours, dans votre famille, traités en amis: au fond, qu'étais je?.... Vous me renvoyez aujourd'hui parce que vous avez peur du monde.... Ah!

—Ne comprenez vous pas qu'après la triste histoire d'il y a six mois, je vous dois à vous—je ne parle pas de moi, l'opinion des autres m'est aussi absolument indifférente—de ne pas vous exposer à un malveillance.... Si ma sœur venait habiter chez moi, je vous supplierais d'y rester.... Cela est impossible, vous ne le voulez pas.... Vous vous en allez à la ville de Paris.... Vous resterez notre amie, j'aime à croire la reconnaissance la plus vive pour les bons soins, le dévouement que vous avez prodigués à ma fille.... Vous verrez celle ci autant que vous le voudrez, la famille dont vous a parlé ma sœur habitant Paris, et vous pourrez vous heurter d'un choc fortuit à votre ancienne pouvant devenir deux amies.... Je vous en prie, mademoiselle Fabienne, ne refusez pas!

—La liberté, ou du moins une liberté relative; fit-elle, calme tout d'un coup, cet le seul bien qui me restera.... Je ne puis pas vous offrir le cachet que de l'enchanter tout entière.

Et, avant que M. Brottel eût eu le temps de répondre :

—Fant-il que ce soit moi qui apprenne à Eve notre séparation? cela me serait un se peut plus pénible.

—Je le comprends, je la lui apprendrai.

—Merci.

Elle fit dix pas, s'en retournant.

—Mademoiselle, dit encore M. Brottel.

Fabienne s'arrêta, ils se retrouvaient en face l'un de l'autre.

—Non, dit-elle de sa voix brisée, ne lui dites rien.... C'est une enfant, elle m'oublierait vite.... pourtant si je la voyais pleurer, j'en serais plus malheureuse.... Je partirai le plus vite possible, demain, peut-être, au plus tard après.

—Alors, vous voulez nous quitter en étrangère.... C'est mal!

—Je veux partir le plus tôt possible. Je suis trop malheureuse!

Richard lui prit les deux mains, qu'il retint dans les siennes.

—Vous réfléchirez.... Nous vous aimons tous beaucoup; j'ai, je le répète, pour vous la plus grande reconnaissance.... Je ne veux pas que vous soyez malheureuse.

—Vous ne pouvez pas faire que je ne le sois point, hélas! Il faut que j'aille, seule, avec une douceur de victime.

—S'il n'était possible d'*arranger les choses.*

—Cela *vous est impossible*.... je comprends.... je ne vous en veux pas, je n'en veux à personne.... J'aurais dû penser la première à cela.

Elle retirait ses mains des siennes.

Sa figure redevenait calme, avec un regard douloureux qui allait au cœur.

—Qui sait, s'il n'y aurait pas moyen de me guérir.

Elle eut un petit rire bref, et lui montrant ses traits creusés :

—Le monde, n'est-ce pas? oui, le monde.... Et que m'importe, à moi!

Ses larmes s'étaient séchées; ses yeux brûlaient, comme le matin ou déjeuner, sa bouche avait un pli d'amertume.

—Le monde!.... répéta-t-elle, c'est pour le monde que vous me condamnez à quelque chose... Je me suis profondément attachée à elle, près d'elle, je veil lerais jour et nuit comme on ne veille qu'auprès de son enfant, je croyais ma vie liée à la sienne jusqu'au moment où elle se marierait.... Bref, c'était mon espérance, à moi, cette enfant: la voir grandir, embellir, être heureuse.... Quel but hors de celui-là pouvais je avoir, pauvre fille qui ne serai jamais chez les autres qu'une subalterne.

—Mademoiselle! Mademoiselle!

—Oh! laissez-moi parler.... cela me soulage! j'étouffe! On me renvoie toujours, dans votre famille, traités en amis: au fond, qu'étais je?.... Vous me renvoyez aujourd'hui parce que vous avez peur du monde.... Ah!

—Ne comprenez vous pas qu'après la triste histoire d'il y a six mois, je vous dois à vous—je ne parle pas de moi, l'opinion des autres m'est aussi absolument indifférente—de ne pas vous exposer à un malveillance.... Si ma sœur venait habiter chez moi, je vous supplierais d'y rester.... Cela est impossible, vous ne le voulez pas.... Vous vous en allez à la ville de Paris.... Vous resterez notre amie, j'aime à croire la reconnaissance la plus vive pour les bons soins, le dévouement que vous avez prodigués à ma fille.... Vous verrez celle-ci autant que vous le voudrez, la famille dont vous a parlé ma sœur habitant Paris, et vous pourrez vous heurter d'un choc fortuit à votre ancienne pouvant devenir deux amies.... Je vous en prie, mademoiselle Fabienne, ne refusez pas!

—La liberté, ou du moins une liberté relative; fit-elle, calme tout d'un coup, cet le seul bien qui me restera.... Je ne puis pas vous offrir le cachet que de l'enchanter tout entière.

Et, avant que M. Brottel eût eu le temps de répondre :

—Fant-il que ce soit moi qui apprenne à Eve notre séparation? cela me serait un se peut plus pénible.

—Je le comprends, je la lui apprendrai.

—Merci.

Elle fit dix pas, s'en retournant.

—Mademoiselle, dit encore M. Brottel.

Fabienne s'arrêta, ils se retrouvaient en face l'un de l'autre.

—Non, dit-elle de sa voix brisée, ne lui dites rien.... C'est une enfant, elle m'oublierait vite.... pourtant si je la voyais pleurer, j'en serais plus malheureuse.... Je partirai le plus vite possible, demain, peut-être, au plus tard après.

—Alors, vous voulez nous quitter en étrangère.... C'est mal!

—Je veux partir le plus tôt possible. Je suis trop malheureuse!

Richard lui prit les deux mains, qu'il retint dans les siennes.

—Vous réfléchirez.... Nous vous aimons tous beaucoup; j'ai, je le répète, pour vous la plus grande reconnaissance.... Je ne veux pas que vous soyez malheureuse.

—Vous ne pouvez pas faire que je ne le sois point, hélas! Il faut que j'aille, seule, avec